

Le raccourcissement des textes de *Martine* contribue-t-il au "nivellement par le bas" du langage des enfants ?

Martine fait débat sur Facebook. orpheline de son dessinateur Marcel Marlier, mort en 2011, l'héroïne de livres pour enfants n'en connaît pas moins un nouveau genre d'aventures en ligne. Plusieurs publications populaires sur le réseau social ont ainsi évoqué ces derniers jours un "appauvrissement" du langage de Martine dans ses récentes rééditions.

Ainsi, lorsque Martine couchait son petit frère, dans l'édition de 1968, la page en question était riche de dix lignes de texte racontant la scène. Mais dans la version récente du même album, la jeune fille se contente d'une petite berceuse et d'un : "Au lit !"

"Horriifiée", une internaute qui a partagé les deux pages sur Facebook pour les comparer déplore un "nivellement par le bas" qui partirait du principe que les nouvelles générations ne seraient plus capables de lire les "mots élaborés" des précédentes éditions de l'ouvrage.

C'est vrai, mais...

Il n'y a ici ni erreur ni tromperie : effectivement, le texte qui accompagne le même dessin dans les deux éditions de Martine est moins dense dans la nouvelle édition que dans la première.

Faut-il pour autant y voir un "appauvrissement du langage" ? Interrogée par *Le Monde*, la directrice de Casterman Jeunesse, Céline Charvet, s'en défend : "C'est un choix complètement réfléchi, mais on avait une intention autre derrière", plaide-t-elle. Après la mort de Marcel Marlier, Casterman a décidé de réécrire les albums de "Martine" pour qu'ils puissent encore s'adresser à un public contemporain.

Céline Charvet assume la décision d'avoir raccourci les textes pour que ces histoires soient lues par les parents à leurs enfants de 4 ou 5 ans, alors qu'elles étaient auparavant destinées à des enfants de 7 ou 8 ans, qui lisaient tous seuls. La réécriture des aventures de Martine a aussi visé à en gommer certains stéréotypes ou expressions inusitées, sans tenter d'en faire une héroïne des années 2000 pour autant. Au passage, les animaux comme le chat Moustache ont perdu le sens de la parole.

C'est ainsi que *Martine petite maman* est devenu *Martine garde son petit frère* : "L'album a été écrit à une époque où on assignait aux petites filles un destin de futures mamans", explique l'éditrice. Désormais, elle s'occupe de son cadet, ce qui est "plus logique" selon elle.

Si ce choix peut susciter des critiques, Céline Charvet estime que le rôle des éditeurs n'est " pas juste de réimprimer des livres qui ont été écrits il y a soixante ans, mais aussi d'essayer de faire en sorte qu'ils puissent parler aujourd'hui ".

par Adrien Sénécat
(Le Monde - samedi 12 décembre 2020)

<https://www.lemonde.fr>

La littérature nettoyée jusqu'à l'os

Il ne faudrait surtout pas que les romans d'autrefois stigmatisent quiconque ! Avec l'aval de nombreux professeurs, les éditeurs réécrivent les romans pour les mettre en conformité avec la doxa féministe. Une absurdité moderne qui aurait fait rire Philippe Muray.

Dans son très réjouissant roman *L'homme surnuméraire*, Patrice Jean fait le portrait d'un personnage dont le métier pourrait bien devenir un métier d'avenir. Clément Artois, en effet, réécrit pour une maison d'édition à la pointe du progressisme les grands classiques de la littérature en les "expurgeant" des passages racistes, sexistes ou antihumanistes. Ce toilettage forcené permet de mettre à la disposition des lecteurs

.../...

.../...

modernes, fragiles et susceptibles, des livres ne heurtant aucune sensibilité sexuelle, religieuse, communautaire, politique, etc. Pas de caillou dans la chaussure. Pas de "coup de poing sur le crâne" (Kafka). Du sirop, du sucre, de la crème par petites doses et en peu de pages – *Voyage au bout de la nuit* est ainsi réduit à une vingtaine de pages.

C'était écrit...

Ce qui était une fiction devient, jour après jour, la triste réalité. Le politiquement correct ronge les œuvres contemporaines comme celles du passé. Il faut nettoyer, raccourcir, remplacer. L'acte "révolutionnaire" et progressiste par excellence consiste aujourd'hui à déboulonner des statues, à débaptiser des rues, à simplifier l'histoire et à aseptiser la littérature, en commençant par la "littérature jeunesse".

La directrice des Bibliothèques rose et verte (Hachette), après avoir accepté et promu les nouvelles traductions réductrices du "Club des cinq" d'Enid Blyton, avait expliqué : "Notre propos est de s'adresser aux enfants du moment, d'où un travail non pas de simplification mais de modernisation. "Le travail de "modernisation" en question consiste en ceci : on conjugue tout au présent ; on remplace le "nous" par "on" ; on vire les métaphores et les expressions "désuètes" ; on raccourcit les phrases ; on élimine les mots soi-disant discriminants ou qui "véhiculent des stéréotypes" : *Le Club des cinq et les Gitans* devient *Le Club des Cinq pris au piège* ; les mots "saltimbanques" et "roulotte" (sic) disparaissent, etc. En un mot, on javellise les œuvres et on récurve les têtes.

Quand des mots tombent en désuétude, Casterman les enterre

Ce n'est pas un hasard si "un ou deux hommes sur trois sont des agresseurs sexuels" (Caroline De Haas). Certaines couvertures de "Martine" n'y étaient sûrement pas pour rien. Par conséquent, à la faveur d'une réédition de *Martine au zoo* de 1969, la petite culotte apparente en couverture a été effacée. "Martine, ce n'est pas Lolita", était-il écrit dans le dossier de presse de l'éditeur Casterman qui, plus lubrique que ses lecteurs, voit le vice partout.

Lorsqu'ils ne sont pas raccourcis, les textes et les titres de "Martine" sont revus à l'aune du politiquement correct contemporain, comme le souligne un des derniers articles de *Causeur*. Les éditions Casterman ont décidé que "certains expressions, syntaxes, vocabulaires étaient devenus désuets. C'était important que Martine porte quelque chose de l'ordre de cette vision intemporelle plutôt qu'ancrée dans un passé spécifique. "Plutôt que de dépayser les enfants en les confrontant à d'anciens mots "désuets" qui auraient pu à cette occasion retrouver une place dans la conversation ou, pour le moins, éveiller la curiosité, les éditeurs de "Martine" comme ceux du "Club des Cinq" préfèrent "réactualiser" les œuvres en les affadissant le plus possible.

Céline Charvet, la directrice de Casterman Jeunesse, estime que le rôle des éditeurs n'est "pas juste de réimprimer des livres qui ont été écrits il y a soixante ans, mais aussi d'essayer de faire en sorte qu'ils puissent parler aujourd'hui". Tout est malheureusement dit. Ceci explique pourquoi il est proposé maintenant aux jeunes lecteurs des versions (très) abrégées des livres de Balzac, Hugo ou Zola. Virginie Leproust (!), éditrice de la collection "Le Livre de Poche Jeunesse", argumentait : "Contrairement à certaines idées reçues, cela répond directement à une demande des enseignants, en conformité avec les Instructions Officielles de l'Éducation nationale qui peinent à motiver leurs élèves. "Tous unis dans le travail de découpe à l'abattoir littéraire, de destruction de notre langue et de notre culture.

Émergence d'une littérature misandre

Dans *L'homme surnuméraire*, Patrice Jean imagine des maisons d'éditions appliquant à la lettre les préceptes de Mmes Charvet et Leproust et créant de nouvelles collections "expurgées". Ces collections portent de jolis noms qui sonnent le triomphe du politiquement correct : "Littérature humaniste", "Belles-lettres égalitaires", "Romances sans racisme" ou "La Gauche littéraire". Un des personnages du roman résume l'objectif de cette "littérature" nettoyée jusqu'à l'os : "Grâce à nos livres, les gens sont plus heureux, et la société tout entière marche dans le sens du progrès moral. "Patrice Jean, un des

.../...

.../...

plus doués de nos écrivains, n'aura pas manqué de voir émerger cette nouvelle école littéraire inaugurée par Alice Coffin (*Le génie lesbien*) et Pauline Harmange (*Moi, les hommes je les déteste*), la "littérature misandre". Des livres courts et écrits dans une langue approximative qui annoncent de prochaines collections : "Belles-lettres émasculées", "Romances sans masculinisme" ou "La Gauche sororitaire".

"Comment rire de tout le comique qui court les rues sans faire rire personne ? Et comment voir tout cela sans en faire un roman ?", questionnait Philippe Muray. Patrice Jean, romancier malicieux et pourfendeur des absurdités modernes, en a déjà fait plusieurs, tous excellents. Nous attendons avec impatience le prochain.

par Didier Desrimais
(Le Causeur – jeudi 24 décembre 2020)

<https://www.causeur.fr>

Est-il vrai que les albums de "Martine" ont été "nivelés par le bas" ?

Il a suffi d'un message partagé sur les réseaux sociaux – en l'occurrence la photo de deux versions d'un album, l'un paru en 1968 et l'autre en 2016 – pour jeter l'opprobre sur cette pauvre Martine. Le texte apparaît nettement moins long et a été simplifié. Qu'en est-il vraiment ?

Une lectrice, Anne-Marie, s'insurge elle aussi : "Je viens d'apprendre que les éditions Casterman avaient revisité les célèbres histoires de Martine en simplifiant (fortement) le vocabulaire qui y était employé. Le nivellement par le bas a l'air de n'inquiéter qu'une minorité. Il ne faut pas ensuite s'étonner du niveau scolaire en France."

Sauf qu'il n'a jamais été question de "nivellement par le bas", se défend la maison d'édition. Comme s'en explique, dans *20 minutes* et *Le Monde*, la directrice du département jeunesse des éditions Casterman : les deux albums ne s'adressent pas à la même tranche d'âge et ne portent d'ailleurs plus le même titre après cette réécriture. Aujourd'hui, "les lecteurs de Martine sont plus jeunes" : *Martine petite maman* (paru pour la première fois en 1963) s'adressant plutôt à des 7 ans, *Martine garde son petit frère plutôt à des enfants de quatre ans*. D'ailleurs, d'autres classiques ont ainsi pu être adaptés selon les âges du lecteur, comme *Le Petit prince*, chez Gallimard jeunesse, que les parents peuvent trouver sous toutes les formes (de l'album au livre audio ou pop-up).

On abrège

Plus largement, cette réécriture, en 2016, de vingt albums de Martine (sur les 60 titres que compte la collection originale) a également permis de gommer des stéréotypes (Martine est née en 1954) ou des éléments datés (comme le jour de congé du jeudi, décalé au mercredi), de réactualiser des prénoms (adieu Chantal, bonjour Clara) : des changements validés par les ayants droits des auteurs eux-mêmes Gilbert Delahaye (pour les textes) et le Mouscronnois Marcel Marlier (pour les illustrations).

Ainsi, pour les puristes des textes classiques, la polémique est ailleurs et plutôt dans les versions abrégées d'ouvrages comme *L'Odyssée* ou *L'Illiade*, *Les Misérables*, *Don Quichotte* ou *Le livre de la jungle* : des coupes sont, là, bien réalisées dans le texte original dans le seul but de le rendre accessible à tous. Une demande émanant des enseignants eux-mêmes, en accord avec l'Éducation nationale, pour leurs élèves au niveau collège. La couverture de ces ouvrages a également été modernisée pour leur plaisir. "Nivellement par le bas", rétorquera assurément Anne-Marie.

par Sophie Leroy
(La Voix du Nord – mercredi 16 décembre 2021)

<https://www.lavoixdunord.fr>